



Fête des poupées. — Dessin de L. Crépon d'après des peintures japonaises.

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE¹.

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les fêtes du calendrier (suite).

La quatrième des grandes fêtes annuelles, celle du septième jour du septième mois, est connue sous le nom de fête des Lampes ou des Lanternes. A Yédo, les petites filles parcourent en troupes les rues illuminées de la cité et chantent de tout leur cœur, en balançant de la main droite des lanternes de papier appropriées à leur taille. Dans certaines villes du sud, la population visite les collines tumulaires et passe la nuit parmi les tombeaux.

Le treizième, le quatorzième et le quinzième sont des jours où l'on va dans les temples prier pour les morts

1. Suite. — Voy. t. XIV, p. 1, 17, 33, 49, 65, 305, 321, 337; t. XV, p. 289, 305, 321; t. XVI, p. 369, 385, 401; t. XVIII, p. 65, 81 et 97.

et brûler des cierges en leur faveur. Cependant le quinzième étant l'époque des règlements de comptes de la première moitié de l'année, les réjouissances publiques qui succèdent à l'accomplissement de ce lourd devoir, admettent les divertissements les plus variés. Les mascarades, accompagnées de danses nationales, figurent au premier rang des plaisirs populaires. Tous les masques ont leur signification, leur caractère traditionnel. Il y a les types nobles : d'abord les placides figures des gentilshommes et des dames du daïri, puis les farouches physionomies des héros des guerres civiles. Il y a les masques fantastiques, articulés, aux mâchoires mobiles, à l'imitation de ceux que portent les acteurs du mikado. D'autres représentent le grotesque et divin

Tengou, la bonne Okamé, la plus joufflue des Japonaises dont l'histoire fasse mention; ou la malheureuse Hiyotoko, idéal de la laideur. Ceux-ci reproduisent toutes les variétés connues de la race des démons, ceux à un œil, à deux yeux, sans corne ou avec une corne, ou à deux et même trois cornes, depuis les diabolins jusqu'aux géants et jusqu'à l'odieuse Hanggia, le démon féminin. Enfin une dernière catégorie comprend les masques faits à la ressemblance de maître Kitsné, le renard, ou de Sarou, le singe, ou du lion de Corée, ou de Kappa, l'homme-grenouille, qui hante les falaises du Nippon (voy. p. 355 et 356).

Quant aux danses, on en voit de tout genre : la seule ronde du riz compte une trentaine de figures, exécutées par des hommes seuls, ayant pour tout costume une ceinture de paille de riz, un chapeau rond de même étoffe, rabattu sur les yeux, et un petit manteau flot-

tant sur la taille, dont les larges manches simulent une paire d'ailes de papillons de nuit.

La cinquième des go-sékis tombe sur le neuvième jour du neuvième mois. C'est la fête des Chrysanthèmes. Dans toutes les collations de famille on effeuille de ces belles fleurs sur les tasses de thé ou sur les coupes de saki. Les libations préparées de la sorte ont la propriété de prolonger l'existence. Le bourgeois de Yédo croirait manquer à ses devoirs d'époux et de père s'il n'usait que modérément de ce précieux spécifique.

Selon l'opinion de Kæmpfer, les anciens Japonais ont fixé leurs cinq grandes fêtes annuelles aux jours qui, par leur imparité, étaient censés les plus malheureux, et leur but n'a pas été seulement de divertir leurs dieux par les récréations que tout le monde prendrait ces jours-là, mais aussi de détourner toutes



Le nouvel an. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

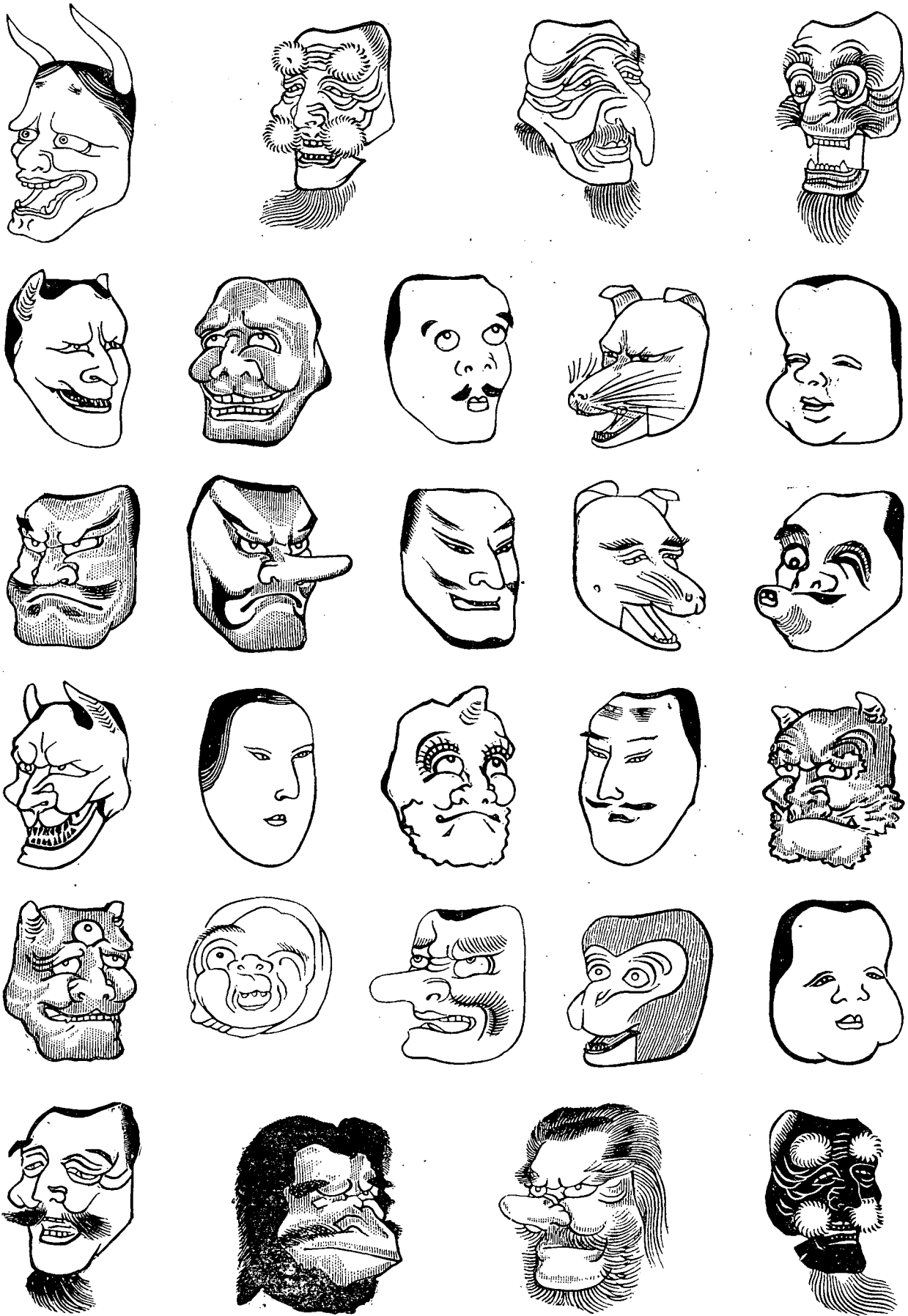
fâcheuses influences par les souhaits et les vœux que le peuple se fait mutuellement.

Cependant ce n'est pas assez que ce résultat soit à peu près certain : l'on a jugé opportun de relier entre elles les cinq grandes solennités par une chaîne de fêtes d'un ordre inférieur, spécialement consacrées aux manifestations de la joie publique. Comme l'année japonaise est divisée en mois lunaires, les syzygies de la lune, l'apparition régulière de cet astre et la pleine lune ont paru donner tout naturellement le signal et fixer les dates de ces réjouissances mensuelles. On les appelle les reïbis et il y en a trente-huit dans l'année, savoir : le premier, le quinzième et le vingt-huitième de chaque mois, auxquels il faut ajouter le solstice d'hiver et le solstice d'été.

Les reïbis ne sont pas proprement des jours de chômage. Chacun, il est vrai, se pare de ses habits de cérémonie, mais on ne les garde que pour faire ses dévotions matinales dans le temple de son choix et pour

accomplir une tournée de visites de félicitations près des grands parents, des chefs civils ou militaires, ou des patrons dont on relève. Du reste, liberté pleine et entière soit de se remettre au travail, soit de se divertir en famille ou dans les jardins publics. Tel est, en gros, le caractère des fêtes mensuelles. Ce qui les distingue les unes des autres, ce sont essentiellement certaines particularités en rapport avec le climat et les productions naturelles des diverses saisons.

C'est ainsi que la bouillie aux fèves (du *Phaseolus radiatus*) ne doit pas manquer dans les collations du premier mois, ni un plat de légumes frais dans celles du second mois. Les jeunes garçons prennent une part active aux réjouissances qui accompagnent les travaux champêtres du printemps. On leur permet de porter un petit goupillon, et de se couvrir la figure d'un masque imitant un museau de renard, en mémoire du dieu du riz, qui apporta de la Chine au Japon cette précieuse céréale, monté sur un cheval à tête de renard.



Masques japonais. — Dessins de Rapine d'après des gravures japonaises.

Le mois suivant, les jeunes filles, à leur tour, conduisant par la main les plus petits de leurs frères, se rendent en foule sur les bords du Sémida-gawa. Elles ne sont point masquées, mais poudrées et fardées, et ornées d'épingles et de colifichets dans leurs cheveux et à la ceinture. Elles vont ainsi cueillir des bouquets de fleurs, et riposter, en quelque sorte, au luxe printanier des vergers et des prairies par les éclatantes couleurs de leur toilette enfantine.

Parmi les fêtes du quatrième mois, le huitième jour est consacré au baptême du Bouddha, tel qu'on le représente à sa naissance, debout, montrant d'une main le ciel et de l'autre la terre. Non-seulement les dévots arrosent de thé béni l'image en bronze du saint enfant, exposée sur le baptistère des temples de sa religion, mais les coskeis des bonzeries parcourent les rues de la ville, portant sa statuette fixée au centre d'un baquet, afin que la même cérémonie puisse se faire à domicile et se répéter de maison en maison, non certes sans qu'il leur en revienne une honnête récompense.

Le vingt-huitième jour, chacun est invité à se plonger dans la contemplation du Fousi-mi, le *Dalichos polystachios*, et à ne faire de libations que sous des berceaux de cette plante, heureusement très-commune dans les jardins publics.

Les fêtes du dixième mois se rapportent à la récolte des céréales : riz, froment, millet ou paddi. Les prêtres bénissent de petits carrés de papier blanc fixés à des chevilles, que les cultivateurs achètent et plantent aux quatre coins de leurs champs, dans la persuasion que ces mystiques amulettes sont indispensables pour donner au sol toute sa fécondité.

Cette saison de l'année est pour les bourgeois de Yédo l'époque des réjouissances publiques qui ont pour théâtre les fraîches retraites des rives du Sémida-gawa, ou les jardins d'Odgi aux berceaux de verdure humectés de l'écume des cascades, ou les eaux mêmes du grand fleuve, sur lesquelles la population citadine célèbre ses nuits vénitiennes, jusqu'à ce que le dernier jour du mois la convoque à une solennité d'expiation et de purification générales.

Le dieu de l'eau, ancienne divinité du culte kami, est fêté d'un bout à l'autre de l'empire pendant tout le septième mois, ce qui représente à peu près la durée de la saison pluvieuse. On plante de hautes tiges de bambou ornées de leurs branches supérieures, de clochettes de verre et de bandes de papiers bénits, à proximité des sources, des puits, des canaux d'irrigation; et chaque matin et chaque soir, au bruit des gongs des bonzeries, l'on hisse çà et là des bannières portant pour inscription : Respect et hommage au dieu de l'eau! Dans les demeures des campagnards, la famille expose sur l'autel domestique dressé en l'honneur du Kami des offrandes de riz, de poisson et de petite monnaie.

Le huitième mois s'ouvre par un fastidieux échange de civilités entre les clients et leurs patrons, les employés et leurs chefs, les subalternes et leurs supérieurs.

Le quinzième jour est dédié au dieu de la lune. On prétend que c'est le moment de l'année où l'astre de la nuit jette le plus vif éclat. Les fleuves et les canaux sont sillonnés de gondoles où les citadins se livrent en famille à la contemplation de la pleine lune. Le calme de l'air et la douceur de la température pendant les soirées des mois de septembre et d'octobre favorisent les rendez-vous bourgeois et les parties de plaisir nocturnes dans les jardins publics de la ville et de la banlieue.

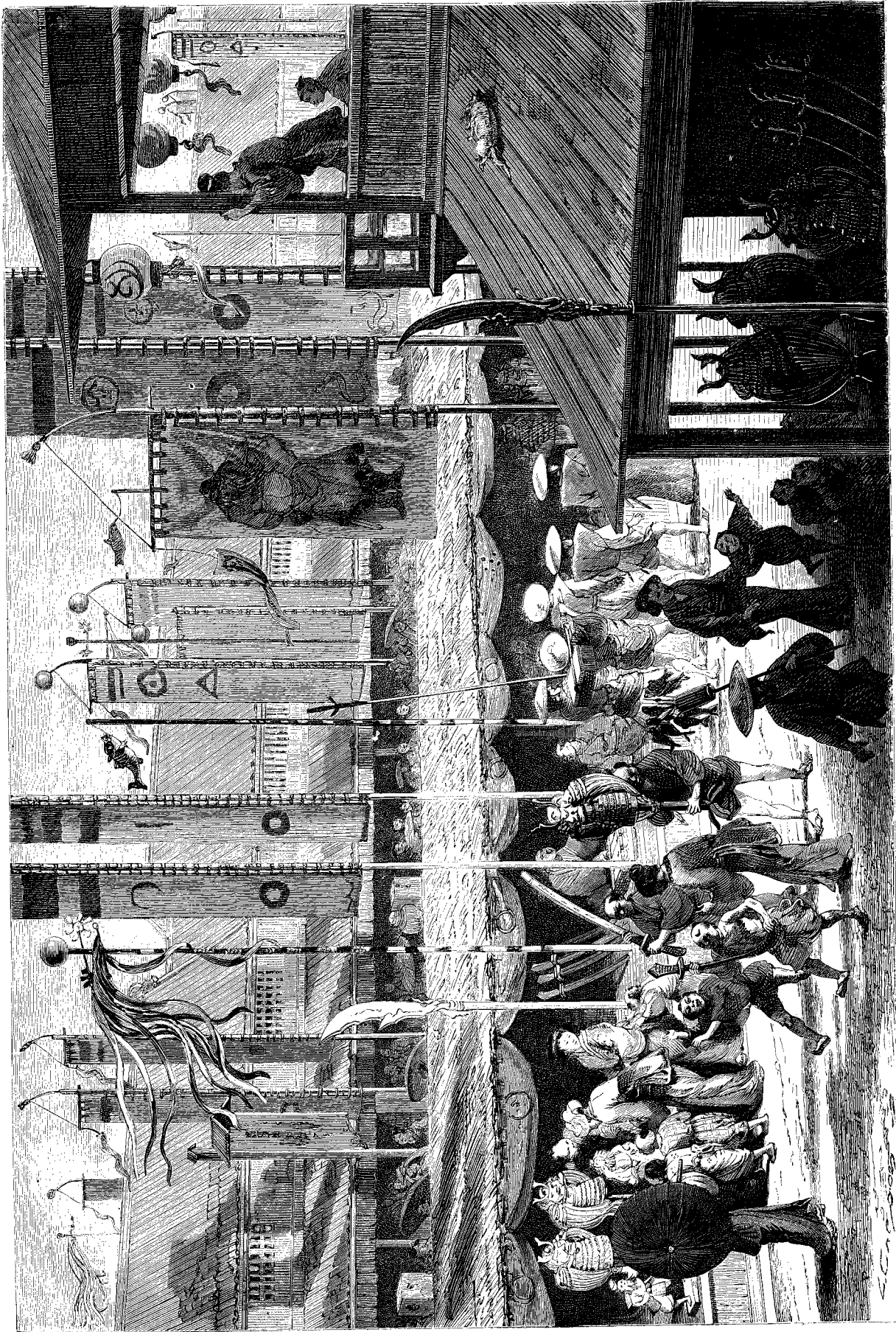
Le dixième mois est placé sous l'invocation de Yébis, qui est à la fois le

dieu de la pêche et l'un des patrons favoris des marchands. Ceux-ci, en braves et loyaux collègues, font assaut de politesses et de présents, parmi lesquels figurent nécessairement des gâteaux de millet, ainsi qu'un gros poisson rouge, nommé Taï, fort estimé dans les festins japonais pour la délicatesse de sa chair et sa belle apparence. C'est en son honneur que souvent l'on confectionne, sous la forme de poissons rouges, les grandes boîtes en laque dans lesquelles on enferme et dépose, sur la natte des repas, les diverses pièces de dessert qui accompagnent le service du saki.

Les dames de la cité ne sont pas moins diligentes à s'acquitter des devoirs que leur position sociale leur impose. Elles se font des visites de bon voisinage et



Enfant avec un masque de renard. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.



Fête des bannières. — Dessin de L. Crépon d'après des gravures japonaises.

ne négligent pas non plus de brûler quelque cierge devant l'image de Yébis, pour la prospérité des entreprises commerciales de leurs maris. De grand matin on les voit se rendre par troupes à telle ou telle bonzerie qui a su réserver dans son sanctuaire un autel, tant modeste soit-il, au dieu qui, plus que tout autre, a le privilège de recevoir les hommages des bourgeois. Elles y vont en toilette de pèlerinage, la tête coiffée d'un mouchoir de coton d'une éblouissante blancheur, artistement appliqué autour de leur épaisse chevelure.

Vers le milieu du mois, chacun est moralement tenu de constater et de communiquer à son voisin la nouvelle que les feuilles de l'éérable palmé commencent à changer de couleur.

Au commencement du onzième mois, l'éérable est dans toute la magnificence de sa parure d'automne. Une foule de curieux se réunissent pour l'admirer dans les jardins des bonzeries et des maisons de thé.

Au solstice d'hiver, félicitations générales : c'est la fête des femmes mariées. Il n'y a pas de tournée d'affaires, pas de voyage de négoce, ni de cause ni de prétexte quelconque, qui puissent retenir les maris loin du toit conjugal. Ils accourent de toutes parts, et le soir la cité s'illumine, et l'on entend de maison en maison retentir le bruit des soupers de famille, le son des guitares et les joyeux accents de voix qui, l'on doit en convenir, ne sont généralement pas de la première fraîcheur.

Le quinzième jour est surnommé la traversée du fleuve, en raison d'une solennité religieuse et domestique qui symbolise la fuite du temps et la transition à la nouvelle année.

Avec le douzième mois, enfin, l'on entre dans un si grand tourbillon de liquidation d'affaires, de restauration de mobilier et de réinstallation de ménage, dans une telle succession de cérémonies, de formalités, de fêtes et de réjouissances, que l'on ferait tout un volume sur les quatre ou cinq semaines de la fin de janvier et du commencement de février dans les villes et les campagnes du grand Nippon.

Je me bornerai, sur ce point, à décrire plus tard les

scènes dont j'ai eu l'occasion d'être témoin oculaire dans mon second séjour à Yédo.

Les histrions et les lutteurs.

Pour abrégé le temps qui s'écoule d'une fête à l'autre, le bon peuple de Yédo s'est créé mille ressources de divertissement et de récréation. Il en est de périodiques et de permanentes. Il y en a pour le jour et pour la nuit. Les unes s'étalent sur la voie publique; d'autres ont pour siège les temples ou leurs dépendances; d'autres encore, des bâtiments spéciaux, baraques, cirques ou théâtres. La plupart sont à la

portée de toutes les bourses; même la Sibaïa, qui correspond à notre grand Opéra, est accessible aux gens du peuple et n'a cependant jamais reçu ni sollicité le moindre subside, soit de la ville, soit du gouvernement.

J'ai cru remarquer, selon les groupes caractéristiques que forment les quartiers de Yédo, une certaine gradation dans la nature, le goût et la valeur artistique des réjouissances populaires. Le faubourg de Foukagawa n'est généralement exploité que par des histrions de bas étage; le Hondjo a deux fois par an les plus beaux spectacles de lutteurs; Yamasta possède un champ de foire permanent, qui fait de ce quartier les Champs-Élysées de Yédo; Asaksa est à la fois l'Athénée et le Pandémonium du Japon.

Nos pérégrinations maritimes nous ont procuré

le plaisir de surprendre et d'observer les habitants de Foukagawa au milieu de leurs occupations et de leurs récréations journalières. Quand le matin, à la marée montante, nos rameurs guidaient notre sampan dans la direction du nord, abandonnant l'ancrage des vaisseaux de guerre, nous entrions dans l'enceinte de la rade en passant sous le canon des forts détachés, et nous voyions se dérouler à notre gauche, tour à tour les quais de Takanawa, Amagoten, Tetpozô et tout le massif de la cité que domine l'énorme toiture du temple de Monzèki. Nous atteignions à peu près la hauteur de l'île d'Iskawa, à l'embouchure du grand fleuve; et, tournant à droite, nous débarquions à Fou-



Pèlerinage à l'autel de Yébis. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

kagawa, derrière les fortifications et les chantiers du gouvernement qui bordent l'extrémité sud-ouest du Hondjo.

Les rues voisines de la rade sont le siège de diverses industries, dont l'océan surtout fournit les matières premières. L'on y remarque de vastes séchoirs pour les poissons, les mollusques et le fucus destinés au commerce, ainsi que de grands étendages consa-

crés à la préparation de l'aboura-kami, cette étoffe de papier huilé qui remplace pour les Japonais nos tissus imperméables.

Les ouvriers indigènes excellent à faire de la colle de poisson et à fabriquer, au moyen du suc glutineux de certaines herbes marines, des contrefaçons vraiment étonnantes des nids comestibles de la salangane de Java. Les gros négociants de la cité les exportent



Baptême du Bouddha. — Dessin de L. Crépon d'après des gravures japonaises.

en Chine avec toutes les ruses d'emballages propres à induire en erreur les gourmets du Céleste-Empire; et je ne répons pas que l'Europe elle-même soit complètement à l'abri de cette bizarre supercherie.

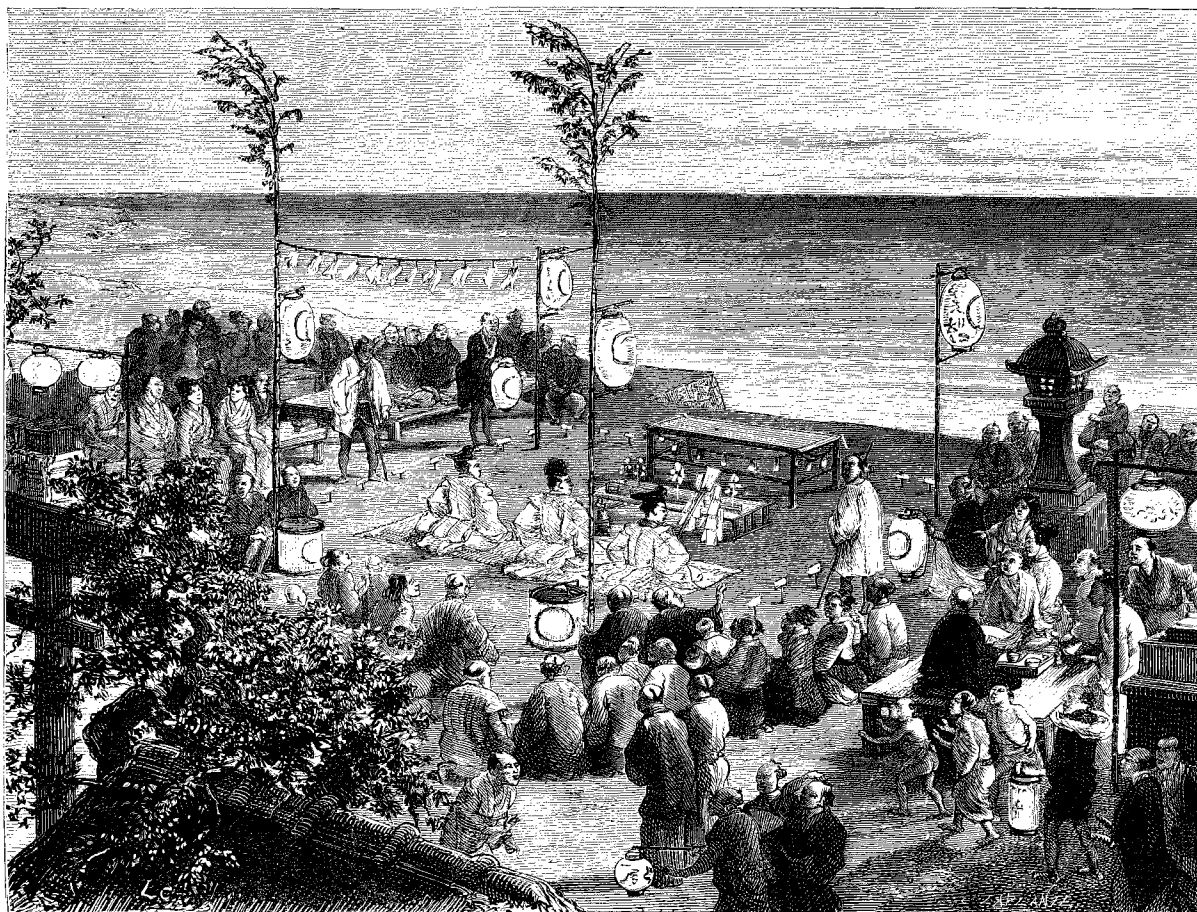
Cependant le produit le plus distingué du quartier consiste en saucisses de poisson. L'on en fait de diverses sortes, dont chacune a sa couleur. Un gros four, blanchi à la chaux, installé au centre d'une cuisine

spacieuse, reçoit, lorsqu'il est convenablement chauffé, un vase en fer où l'on cuit une certaine catégorie de poissons. D'autres sont hachés tout crus, et d'autres enfin, d'une petite espèce, aussitôt qu'on les juge suffisamment séchés, doivent être réduits en poudre dans des mortiers de bois dur. Il faut ensuite assortir, assaisonner, rouler en pâte la chair ainsi préparée, la comprimer et la ficeler dans ses enveloppes, passer

celles-ci en couleur et soigner l'emballage des produits terminés pour les expédier par petites caisses chez le marchand qui a donné la commande. Une demi-douzaine de personnes généralement vaquent en commun à ces opérations. Le chant et les gais propos animent le travail. On manie en cadence les couteaux et les pilons. Mais qu'il survienne tout à coup quelque bruit lointain de spectacle de rue, chacun se précipite aux portes et va grossir le cercle des curieux.

Il ne s'agit peut-être que de la danse du lion de Corée. Que de fois ne l'a-t-on pas vue ! et pourtant jamais on ne résiste à l'appel discordant du fifre, du timbre et des tambourins qui annoncent son approche.

Une troupe de quatre histrions débouchent, en effet, d'une rue voisine. Il y en a trois qui forment l'orchestre, le quatrième donne la représentation. Il s'est affublé d'un très-ample manteau rayé ou tigré, surmonté d'une énorme tête de lion fantastique. Le monstre s'allonge à volonté et domine soudainement d'un à deux mètres les gens qui l'accompagnent. Les enfants, tout à l'entour, poussent des cris où l'effroi se mêle à la provocation. Quelques petits audacieux s'aventurent jusqu'à soulever les pans du manteau et même à pincer les jambes du mystérieux saltimbanque. Tantôt celui-ci les menace et tourne la tête de leur côté, en ouvrant la gueule et en secouant l'épaisse crinière de

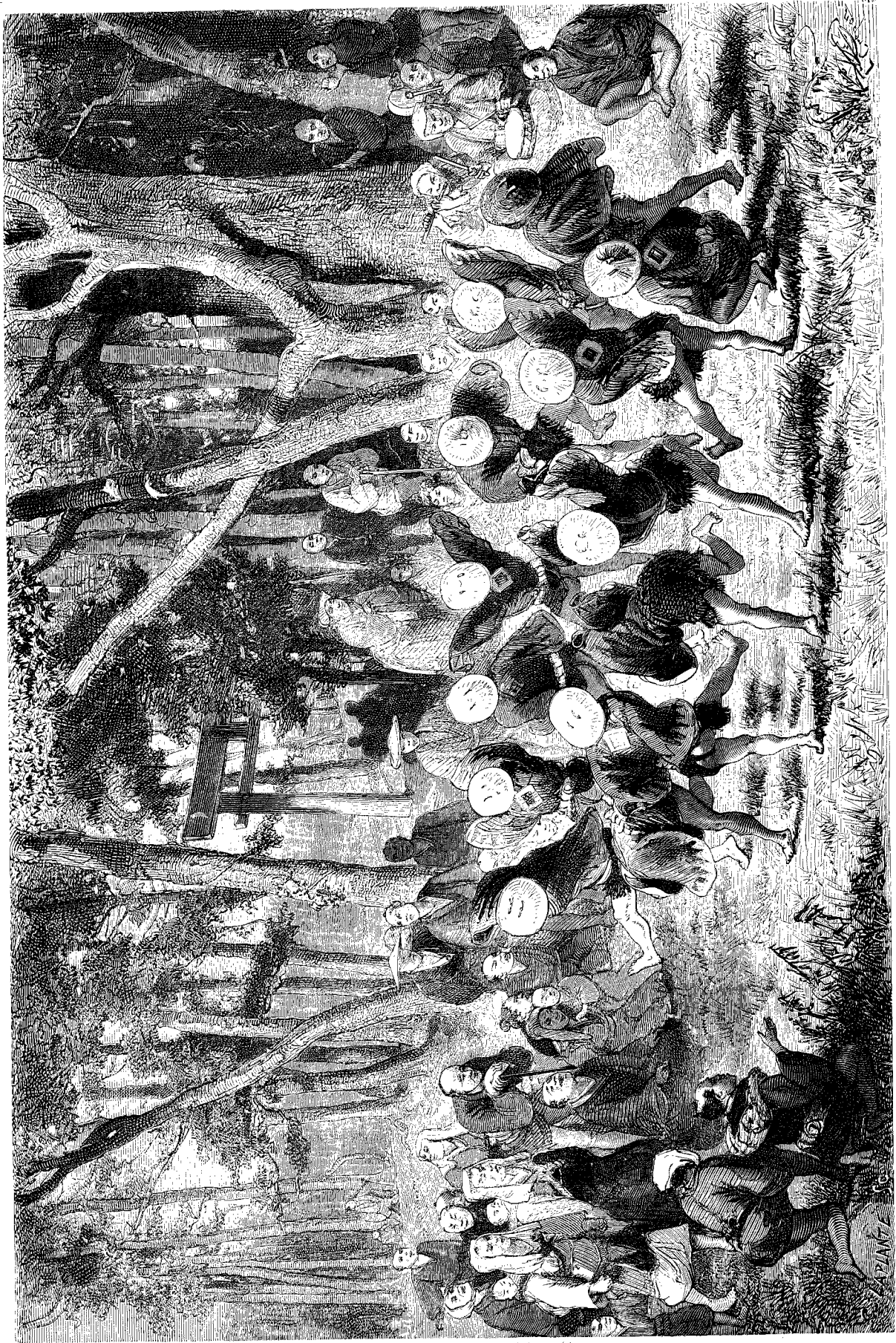


Bénédiction d'amulettes. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

morceaux de papier blanc qui encadre sa face écarlate ; tantôt il se met à sauter en cadence, aux sons des instruments de ses acolytes. Lui-même est d'ailleurs muni de son propre tambourin ; mais, dès qu'il cesse de danser, il le dépose, et s'affaissant tout à coup, il se transforme en quadrupède, exécute quelques grotesques cabrioles et finit par se dépouiller de son accoutrement. Alors, le monstre s'évanouit, mais le jongleur reste. Il saisit une baguette de tambour et la fait tenir en équilibre sur le pouce de la main gauche, puis il superpose une seconde baguette à la première et une troisième en croix au-dessus des deux autres ; enfin, il les jette en l'air et les reçoit dans ses mains et

les fait circuler toujours plus vite et sans interruption, en y ajoutant successivement une, deux, trois boules, sortant l'on ne sait d'où.

L'admiration des spectateurs est à son comble. L'un des musiciens fait passer l'assiette, c'est-à-dire l'éventail. La représentation est close, et le jongleur, pour se reposer, allume sa pipe à celle de quelque voisin bienveillant. Il n'est pas rare de le voir en premier lieu se charger négligemment de sa défroque et ensuite fumer avec bonhomie, la tête recouverte jusque sur le nez, de l'énorme et grotesque figure du monstre. Ce dernier tableau n'est pas la partie la moins pittoresque du spectacle.



Danse de la ronde du riz. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

A mesure que nous pénétrons dans les rues et sur les places populeuses du faubourg, tout un monde de petits métiers et de petits plaisirs se révèle à nos regards.

Nous distinguons çà et là, les humbles demeures de diverses classes d'industriels ambulants, qui se mettent en route pour la cité avant le lever du soleil, et qui ne regagnent leur gîte que dans les ombres de la nuit. Ce sont les savetiers raccommodeurs de sandales en bois, les étameurs, les chaudronniers, en plein vent, les trafiquants de porcelaine brisée, les marchands de vieux habits, les colporteurs d'étoffes au rabais pour ceintures et kirimons de femmes : tous gens très-consommés dans l'exercice de la patience, ainsi que dans le calcul des fractions de fractions ; quand le boulier-compteur n'y suffit pas, l'index de la main gauche va chercher le chiffre rebelle jusque sous la petite mèche à boudin qui couronne le sommet de la tête : ainsi l'exige le génie de la comptabilité japonaise.

Mais gardons-nous d'oublier le chiffonnier de Yédo qui a, sans le savoir, contribué pendant quelques années à l'alimentation des papeteries de l'Angleterre. C'est le matin et le soir qu'il va se promenant et furetant sur les places publiques et dans les rues populeuses du Hondjo et de la cité marchande, chargé non d'une hotte, mais d'une sorte de corbeille à papier, qu'il porte à la main gauche. Il tient de la main droite une paire de longs bâtonnets, à l'aide desquels il pince et enlève délicatement, pour le jeter dans son panier, tout ce qui lui paraît de bonne prise.

Les gens à professions ambulantes ne s'arrêtent guère aux curiosités du chemin qu'ils parcourent. A Yédo cependant on les verra échanger volontiers quelques propos sympathiques, accompagnés de deux ou trois bouffées de tabac, avec leurs amis naturels, les bohèmes de carrefour dont la bonne ville abonde. Celui-ci fait danser sur le pavé ce que nous appellerions un polichinelle, mais c'est proprement une poupée articulée revêtue du costume de la secte des prêtres sauteurs. Celui-là exhibe sur une table le modèle d'un temple d'Amida ; une souris blanche en gravit les degrés, donne un coup de sonnette sous le portail et fait ses dévotions devant l'autel. Un troisième montre des oiseaux dressés à tirer de l'arc, à piler du riz, à puiser de l'eau d'un puits, à traîner un chariot de balles de coton. Un jongleur de rue se tient en équilibre sur deux hautes planchettes posées de champ et fait faire

la roue au-dessus de sa tête à trois ou quatre flacons ou tasses en porcelaine ; il casse un œuf et en tire vingt mètres de lacet ; il broie un peu de papier dans la paume de sa main, et une nuée de moucheron artificiels en sortent un instant après.

La plupart de ces baladins spéculent moins sur la recette de la représentation que sur le débit de quelques objets de pacotille ou de rebut, que les marchands de la cité leur remettent en commission. Des marionnettes et des diabolins attirent autour de la caisse qui leur sert de tréteaux, des troupes d'enfants dont les regards ont bientôt découvert que cette caisse est remplie de cornets de sucreries. Le revendeur d'éventails en ouvre un et fait rouler en avant et en arrière, sur la tranche même de l'instrument dont il veut démontrer l'excellence, une grosse toupie ou une balle de jeu de paume. D'autres histrions colportent dans les quartiers aristocratiques des échantillons variés de l'industrie des faubourgs.

Dans plusieurs boutiques de Foukagawa l'on fabrique et l'on met en vente, par paquets élégamment liés de cordonnets de soie, les bâtonnets de bois dur ou de bambou (hasi) qui font l'office de nos fourchettes, ainsi que des cure-dents d'un bois doux et savoureux (viburnum kambok') qui semble être expressément créé pour le rôle que les Japonais lui attribuent dans les plaisirs de la table ; enfin des brosses à dents façonnées tout entières de bûchettes de bois blanc dont



Fabricant de poupées inversables. — Dessin de A. de Neuville d'après une peinture japonaise.

on taille l'une des extrémités de manière à la convertir en un petit bourrelet de filaments à moitié frisés.

Les Japonais ont une poudre à dents qui leur est propre, dans laquelle il entre, dit-on, de la poussière d'ivoire. Elle se débite dans de petites boîtes dont le couvercle à coulisse est orné de gravures colorées, qui varient selon que la marchandise est de première ou de deuxième qualité. On fait plus de luxe et l'on va jusqu'à la cassette de métal, pour la poudre avec laquelle les femmes mariées se teignent les dents en noir.

Des ouvriers de la plus humble apparence, menuisiers, ébénistes, tourneurs, font une multitude de jolis ouvrages en bois d'ormeau, en écorce d'arbres, en bambou, en os, en ivoire, en corne de cerf, en ambre jaune, en coquilles de mer, en écaille de tortue et en noix de coco.

Les ouvriers chinois, qui travaillent en ivoire, s'évertuent à exécuter des chefs-d'œuvre de patience, tels

que de petites sphères évidées, au nombre de trois ou quatre, tournant les unes dans les autres. Les artisans japonais ne mettent point leur gloire dans les difficultés vaincues ; une plus noble ambition les anime : ils recherchent par-dessus tout la perfection dans l'imitation de la nature ; et, quand ils se livrent aux caprices de l'imagination, c'est ordinairement l'humour, une verve comique de bon aloi, et non le goût du burlesque et du baroque, qui caractérise les ouvrages sortis de leurs mains. Toutefois, ce qu'il y a de plus exquis parmi les figurines des tourneurs en ivoire de Yédo, ce sont incontestablement celles qui représentent des animaux et tout particulièrement le tigre, le buffle, l'ours, le singe et la souris. Ces petits objets d'art, qui n'ont à nos yeux qu'un intérêt de curiosité, font partie intégrante de l'attirail des fumeurs indigènes de l'un et de l'autre sexe. Pour porter sur leur personne leur pipe dans son étui et leur blague à tabac, ils les adaptent au bout d'un fort cordon de soie, dont l'autre extrémité est garnie d'une ou deux de ces breloques, qui retiennent le cordon et l'empêchent de glisser lorsqu'on le passe à la ceinture. C'est aussi le procédé que l'on emploie à l'égard de la boîte aux médicaments.

J'ai remarqué dans le rayon d'une grande place publique un très-curieux assemblage de gros et de petits métiers, la plupart foncièrement vulgaires, et tous, sans exception, dignes de fixer, chacun dans son genre, l'attention de l'observateur.

Celui de tisserand s'applique non-seulement à la soie et au coton, mais à la toile d'ortie, dont les peintres japonais font une grande consommation, et à la toile de chanvre, qui ne saurait être d'une qualité inférieure dans un pays comme le Japon, où le plus précieux de nos textiles d'Europe atteint deux mètres de hauteur.

Les ateliers des tresseurs d'osier, des bordeurs de nattes, des relieurs et des cartonnières offrent un pittoresque mélange d'ouvriers de tout âge et des deux sexes.

Les tonneliers entassent, dans de spacieux magasins, des baquets et des vases de diverses dimensions, reliés en cerceaux de bambou et mis en réserve spécialement pour la vente en gros du saki.

Les boutiques de boissellerie présentent un grand choix de coffres et de cassettes en bois de toutes sortes, parmi lesquels il faut surtout mentionner le camphrier de Kioussiou, qui conserve à perpétuité son odeur aromatique. Un assortiment de ces caisses en comprend

une demi-douzaine, qui peuvent s'emboîter les unes dans les autres, de manière à être expédiées en un seul colis.

Il y a aussi des assortiments de boîtes très-solides en carton laqué, une infinie variété d'ustensiles de ménage et de petits meubles à resserrer : les uns laqués, tels que les bols à riz, les autres en bois blanc ou en bambou. Parmi ceux qui se subdivisent en compartiments et qui se ferment au moyen de panneaux ou d'un couvercle, bon nombre sont à secret et d'autant plus remarquables sur ce point, que l'on n'y distingue ni charnières, ni ressort : tout l'artifice est dans l'ouvrage même de la boissellerie.

L'une des choses qui frappent le plus l'Européen chez les artisans japonais, c'est l'extrême exiguité des ressources techniques dont ils disposent.

On distinguait, à proximité des boutiques ou magasins que je viens de décrire, un groupe de quatre ou cinq échoppes

qui étaient le siège d'autant de métiers différents. Je suis persuadé que tout l'outillage des cinq ateliers réunis ne valait pas cent francs.

La première échoppe me parut consacrée à la fabrication d'une sorte de poupées en papier mâché, qui jouissent de la plus grande faveur dans les ménages japonais. Elles n'ont que la tête et le buste, l'un et l'autre enveloppés d'un manteau écarlate, et l'on dit que, sous cette forme, elles doivent perpétuer de génération en génération la mémoire d'un grand prêtre du Boud-



Chiffonnier. — Dessin de A. de Neuville d'après une peinture japonaise.

dha qui s'était totalement usé les jambes dans la pratique de ses dévotions. Ces poupées sont inversables, ou plutôt reprennent toujours leur équilibre, comme nos diabolins de sureau. Il y en a de toutes dimensions. Les escamoteurs s'en servent en guise de muscades dans leurs tours de gibecière.

Plus loin deux ouvriers, armés chacun d'un petit marteau et d'un poinçon, s'occupent à ciseler des pipes en métal, et un troisième à en tarauder les tuyaux de bois, au moyen d'une simple planche percée de six trous d'inégale grandeur, sertis en spirale de fer.

Là, un fabricant d'arcs en expose un instant les bois à la flamme d'un feu de copeaux, pour leur donner le pli nécessaire; tandis que son camarade arrange avec un peu de colle et de ficelle les houppes de soie, de crin ou de papier, que l'on arbore au sommet de longues piques pour signaler de loin le rang ou la nature des fonctions d'un chef civil ou militaire.

L'atelier voisin est celui d'un vieux bonhomme qui, sans autre instrument qu'une pince, ajuste aux lanternes de papier leur monture de cerceaux et de crochets en fil de fer.

À l'entrée d'une ruelle latérale, une demi-douzaine d'ouvriers font des socques et des sandales en bois. Ici le travail est divisé; chacun a sa spécialité: celui-ci, armé d'une scie à main, coupe les bûches en tronçons égaux, que le second refend en forme de semelles et de planchettes transversales; le troisième rabote et arrondit les socques massives et les simples sandales; le quatrième y pratique les trous par où l'on fait passer les cordons de paille. La vrille dont il se sert, descend et monte à volonté, sous l'impulsion qu'il lui imprime des deux mains au moyen d'une baguette horizontale aux extrémités de laquelle sont attachées deux courroies qui s'enroulent et se déroulent tour à tour sur l'axe de ce singulier instrument. Enfin les autres ouvriers sont



Repos du lion de Corée. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

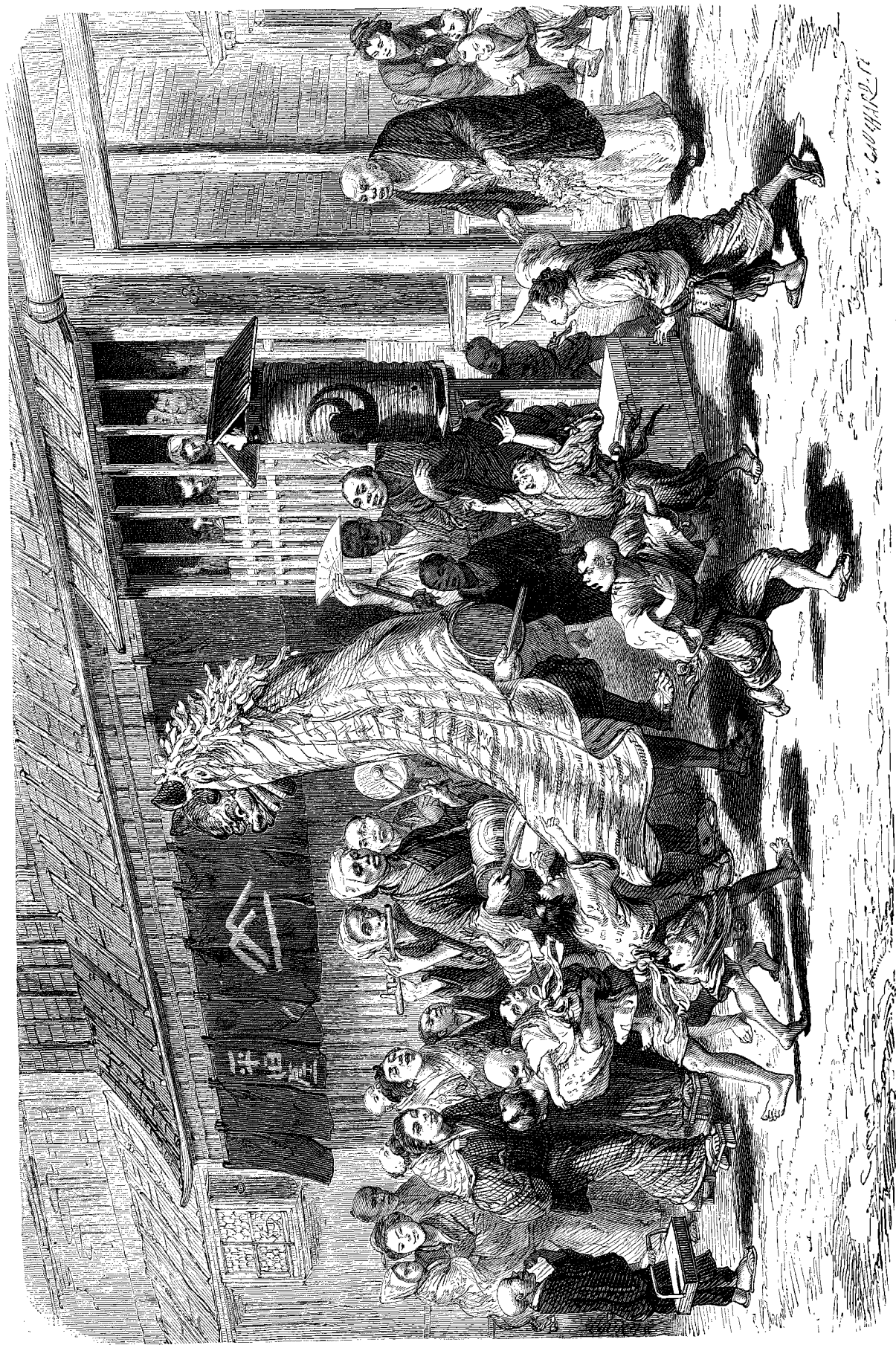
employés à vernir les chaussures de luxe ou à préparer par dizaines de paires les paquets qui doivent être transportés dans les magasins de détail.

Cependant il me restait à voir la plus originale des boutiques du quartier, celle d'un horloger fabricant de cadrans solaires et d'horloges rivales des « coucous » de la Forêt-Noire, avec cette différence, qu'elles sont établies sur le système des heures mobiles, qui croissent et décroissent selon la marche des saisons.

L'artiste, accroupi devant une petite enclume fichée en terre, fait toutes les parties du mécanisme de son chronomètre, à l'exception du timbre qui sonne les heures. Ses outils, répandus autour de lui sur les nattes qui recouvrent le sol, se composent d'un marteau, de deux ou trois limes, d'une couple de pinces et de quelques forets.

Quant aux cadrans solaires, qui sont des instruments portatifs, de la forme et de la taille d'un gros marron,

il n'en soigne que l'installation intérieure; la boîte se fabrique chez les ouvriers en cuivre. On l'ouvre comme une noix dont les deux coquilles seraient unies par une charnière. Au centre de l'une des demi-sphères est fixé un petit gnomon, dont l'ombre atteint la surface plane de la périphérie, et celle-ci est divisée en douze parties égales, selon le système japonais des douze heures uniformes numériques, qui en valent chacune deux des nôtres. L'autre moitié de la petite boîte contient dans une cavité cylindrique une aiguille aimantée, oscillant librement dans le plan horizontal. Au-dessous de l'aiguille se trouvent quatre caractères distants les uns des autres de quatre-vingt-dix degrés et désignant les quatre points cardinaux. La surface plane circulaire de cette demi-sphère est divisée également en douze parties correspondant à celles du côté opposé et marquées des mêmes nombres, mais dans l'ordre inverse. Pour faire usage du cadran solaire, il suffit de



Danse du lion de Corée (comédien de rue). — Dessin de L. Crépon d'après des peintures japonaises.

l'orienter par le moyen de l'aiguille aimantée, et alors la direction de l'ombre du petit style permet d'estimer l'heure, plus ou moins approximativement.

Au bruit des voix, des chants et des instruments de travail qui retentissent dans les ateliers, se mêlent les

cris et les coups de tambourins de deux troupes de saltimbanques installées à deux angles de la place. L'une travaille en plein air. Ses héros sont l'avaleur de sabres et le sauteur prodigieux. Celui-ci passe impunément à travers deux cerceaux entre-croisés, fixés au sommet



Traliquant de vaisselle cassée.



Montreur de marionnettes.

d'une perche, qui supporte en outre une cruche posée en équilibre au point d'intersection des cerceaux. Mais le tour le plus fort consiste à franchir d'outre en outre

un gros cylindre en treillis de bambou, long de deux mètres environ et couché sur deux chevalets. Quand il veut porter au comble la stupéfaction des spectateurs,



Sertisseur de lanternes.



Horloger.

Dessins de A. de Neuville d'après des peintures japonaises.

le saltimbanque allume et aligne à intervalles égaux, dans l'intérieur du cylindre, quatre grosses bougies, au-dessus desquelles il passe comme un trait, sans les éteindre ni les déranger.

Sa tendre épouse, assise sur une caisse à côté du cylindre, accompagnée d'un air de guitare les diverses

phases de la représentation. Aux sons criards de l'instrument, elle allie par intervalles les accents d'une voix tantôt caverneuse, tantôt glapissante, selon qu'elle juge à propos d'encourager sourdement ou de célébrer avec une juste fierté les prouesses de l'homme étonnant dont elle embellit la périlleuse existence.

L'autre troupe de saltimbanques est celle des gymnastes de Kioto. Ils se produisent sous un vaste hangar, où sont disposés des engins tels que mâts, barres et parallèles, qui diffèrent peu des instruments de nos salles de gymnastique. Le bambou en fournit presque

complètement la matière première. La troupe est nombreuse, sûre de son fait, rompue à tous les exercices de bravoure et à toutes les gentilleses du métier. Elle n'a pas de comique en titre : chacun est son propre bouffon et pratique avec la plus parfaite aisance l'art



Ciseleurs de pipes.



Tarauteur de pipes.

de passer, à la minute, du plaisant au sublime et réciproquement. Ce que la représentation offre de plus original, aux yeux de l'Européen, c'est la simplicité du

costume des acteurs : privés jusqu'à ce jour de la notion du tricot, leur garde-robe, à tous ensemble, tiendrait dans une couple de mouchoirs de poche. Leur



Fabricant d'arcs.



Marchand d'étoffes au rabais.

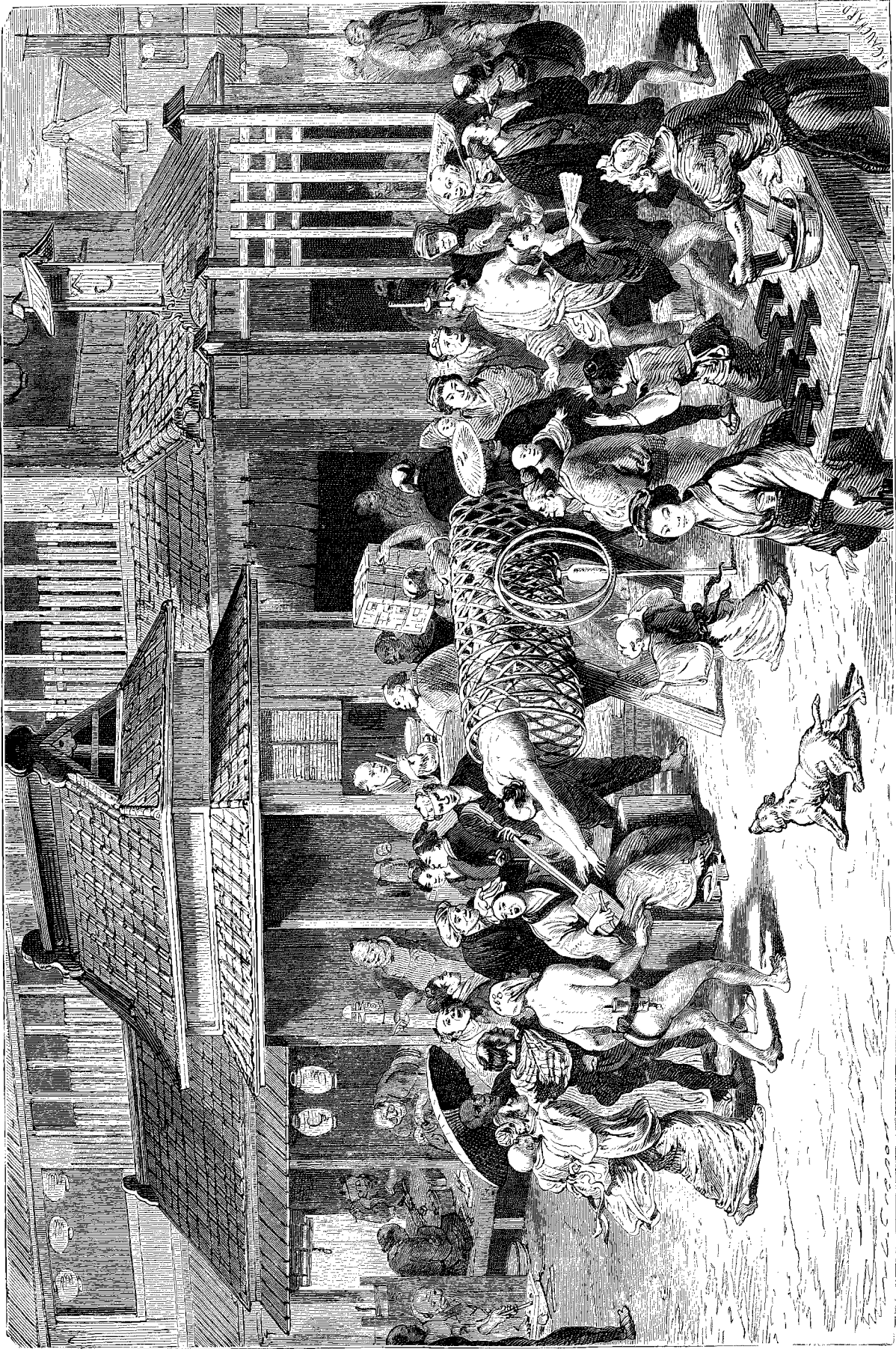
Dessins de A. de Neuville d'après des peintures japonaises.

coiffure, burlesque contrefaçon des bonnets de daïmios des toques du daïri, ne les quitte jamais, même pour exécuter le tour qui consiste à saisir entre deux doigts de pied une ruche de paille, à l'enlever de terre

en demeurant les bras croisés, et à s'en couvrir la tête sans perdre l'équilibre.

Aimé HUMBERT.

(La suite à la prochaine livraison.)



Saltimbanques et vendeurs de sabres. — Dessin de L. Crépon d'après des peintures japonaises.